

guerre efficace contre la question essentielle, les questions (qu'est-ce que pose. Contre cette question seulement, par son histoire et pas une autre, sur toutes les autres histoires impensable qu'il ne soit *contrario*, par l'extraordinaire à se demander ce que ça à-dire un romancier des temps de l'ancien monde la croyance en l'homme et le roman peut sans

Ph. M.

ÉVITONS LES CONFLITS

Michel Biron

Commençons par avouer un certain malaise. Je ne suis pas sûr du tout que le constat posé en tête de ce numéro, c'est-à-dire « la disparition de l'adulte¹ », soit juste. Il s'agit d'un énoncé qui ressemble dangereusement à d'actuels tics de langage autour de la perte d'autorité. Cette perte d'autorité serait à nos sociétés postmodernes ce que la décadence fut à la fin du XIX^e siècle : une sorte de lieu commun, un récit prêt-à-raconter, une évidence indémontrable et, partant, indiscutable. Chacun a sa théorie, son opinion, ses exemples. Devant nos enfants ou nos étudiants, nous ferions quotidiennement l'expérience de ce « drame » contemporain. Le professeur de mon fils nous explique par exemple, à nous les parents, que le professeur est mort : « Je suis un accompagnateur », affirme-t-il avec conviction. Un peu moins de verticalité, un peu plus d'horizontalité, ajoute-t-il de façon sibylline. Pas de hiérarchie, c'est fini les murs. Vive la transversalité. On ne discute pas ; on approuve ou on se tait.

Il doit pourtant bien y avoir une raison, une explication historique et, qui sait, peut-être même un remède à cette langue de verveine, me disais-je. Quelque chose a dû se perdre en cours de route sans qu'on s'en rende compte. Mal remis de mai 68, nous serions encore en train de nous demander comment faire pour être vieux sans être adultes (Brel).

1. Ce texte a paru initialement dans la revue québécoise *L'Inconvénient* n° 13, mai 2003, numéro consacré à « la disparition de l'adulte ».

Nous serions aujourd'hui les héritiers de cette révolution devenue froide avec le temps, tellement défraîchie qu'elle commence à sentir mauvais. Une révolution « passée date », bonne pour le broyeur ou le bac de recyclage. La disparition de l'adulte serait l'aboutissement logique du programme révolutionnaire des baby-boomers, avec l'évacuation de tous les symboles de l'autorité : ni dieu, ni maître, ni bourgeois, ni père, ni professeur, ni auteur, rien qui ressemble à de la loi.

Il en va des révolutions comme de l'immigration : c'est la deuxième génération qui permet de mesurer l'intégration à la nouvelle société. Or, nous y voici. Observons les enfants des enfants de mai 68 (ou de la Révolution tranquille, qui est la version québécoise de ce vaste mouvement issu de Paris et de Californie) : ces petits-enfants de la révolution croient-ils vraiment à la disparition de l'adulte ? On peut en douter. À bien des égards, les enfants nés en même temps que la charte des droits et des libertés sont même des adultes avant l'heure. Sûrs de leurs droits, conscients plus que jamais des règles sociales et des lois de leur propre développement, ils se connaissent mieux – en tant que groupe – que nous ne nous connaissions à leur âge. Plusieurs parviennent à intérioriser rapidement une certaine vision adulte du monde, sans pour autant renier leur jeunesse. Ils savent qu'ils deviendront adultes tôt ou tard, à l'inverse des baby-boomers qui ne cessent de vouloir rajeunir en vieillissant. Non seulement l'adulte n'est pas disparu à leurs yeux, mais l'idée même de disparition leur est étrangère. Ils ont le choix, voilà ce qu'ils ne se lassent pas de répéter. Le choix « d'être ou de ne pas être... adulte », comme l'écrivait récemment une journaliste dans *La Presse* (7 décembre 2002). C'est cette possibilité, ce choix qui a quelque chose d'inédit et de bouleversant. Comme le choix du sexe d'un enfant par un parent, le choix de devenir adulte ne relève plus de la juridiction de la société. Il est totalement extérieur aux formes habituelles de régulation : aucune sanction, aucune conséquence n'est envisageable, puisque ce choix est non seulement légal, mais tout à fait conforme, voire essentiel à l'idéologie de la charte des droits et des libertés. Être adulte devient une affaire personnelle, soumise à la seule logique des affects et des intérêts de l'individu privé.

Cette tyrannie... perte d'autorité ? L... que laissait suppose... en pleine déroute, à... lence restait pensa... C'est le contrat so... caduc par le transfé... l'individuel. Parler... chose dans ce nou... avec les termes d'hi... voir que l'adulte et... individu, au prix d... plus longtemps pe... L'ancienne logique... dans l'âge adulte n... Il n'a pas de respo... tout entier à lui-m

D'où l'hésitat... d'engagement que... timent de n'être j... dans la réalité elle... personnage du fil... sante. Il voudrait... n'être pas encore,... adulte prêt à trans... pas à sa thèse sur... travaille chez Val... au métro Berri-U... Rose, sa compagr... inconsistant ? Ro... dette : « Rose n'a... Rose est entière

1. Suzanne Jacob
2. *Ibid.*, p. 39.

Cette tyrannie du choix n'est-elle pas plus désastreuse encore que la perte d'autorité ? L'anomie sociale n'est-elle pas plus profonde que ce que laissait supposer la disparition de l'adulte ? Nous nageons en effet en pleine déroute, à mille lieues des révolutions de naguère dont la violence restait pensable dans les limites des catégories traditionnelles. C'est le contrat social lui-même qui paraît remis en question, rendu caduc par le transfert de compétences du collectif au privé, du social à l'individuel. Parler de disparition de l'adulte ne veut pas dire grand-chose dans ce nouveau contexte. C'est penser le monde d'aujourd'hui avec les termes d'hier, c'est commettre un anachronisme, c'est refuser de voir que l'adulte et l'enfant coexistent en même temps, dans le même individu, au prix d'un déchirement permanent. L'adulte reste enfant le plus longtemps possible, l'enfant devient adulte le plus tôt possible. L'ancienne logique de la succession ou les vieux rituels marquant l'entrée dans l'âge adulte ne signifient plus rien. L'adulte nouveau n'a pas d'âge. Il n'a pas de responsabilité particulière à l'égard de la société. Il se doit tout entier à lui-même.

D'où l'hésitation des jeunes individus à proclamer d'autres formes d'engagement que cette nouvelle fidélité à soi-même. D'où aussi le sentiment de n'être jamais vraiment engagé dans la réalité sociale, voire dans la réalité elle-même. Dans *Rouge, mère et fils* de Suzanne Jacob, le personnage du fils (Luc) incarne parfaitement cette attitude déréalisante. Il voudrait devenir « normal » et se sent vaguement honteux de n'être pas encore, à son âge (il a vingt-sept ans), « devenu cet homme adulte prêt à transmettre ce qu'on lui a appris¹ ». Quand il ne travaille pas à sa thèse sur les fondements de la normalité, Luc joue au Solitaire, travaille chez Valentine, fait du bénévolat à l'hôpital ou quête des sous au métro Berri-UQAM. « Tu ne vis pas dans la réalité », lui reproche Rose, sa compagne. Mais qu'est-ce que la réalité dans un monde aussi inconsistant ? Rose elle-même ne se reconnaît aucune histoire, aucune dette : « Rose n'a pas de passé, aucun. Rose n'a pas de famille, aucune. Rose est entièrement sa cause, tu imagines² ? » Rose flotte dans un

1. Suzanne Jacob, *Rouge, mère et fils*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 39.

monde affecté d'un coefficient de légèreté extrême. Et Luc rôde autour d'elle comme un animal inoffensif et perdu. Le sol n'arrête pas de trembler et d'engouffrer dans ses failles son pauvre personnage. Réduit à la somme de ses interfaces, il attend que quelque chose se passe. Or, rien ne se passe dans ce monde. Il n'y a jamais de conflit entre Luc et les autres, rien que des malentendus, des sous-entendus, des phrases encodées qui permettent de se mettre aussitôt à l'abri des discussions désagréables. Comme lorsqu'on criait « Time » dans nos jeux d'enfant pour signifier aux autres joueurs qu'on était hors jeu. Avec Rose ou avec son père, Luc habite ce temps magique où rien ne peut arriver, où les autres n'ont pas le droit de vous toucher. Il agit (façon de parler) loin de tout conflit, car il ne veut pas d'histoires. Il ne doute pas qu'il devra un jour devenir lui aussi un « adulte », mais il attend son tour comme s'il avait tout son temps.

Le même constat pourrait être posé à partir d'un roman minimaliste comme *La Salle de bain* de Jean-Philippe Toussaint. Le narrateur passe son temps dans sa salle de bain, refusant obstinément de participer au monde extérieur, à la vie sociale. Il a « vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf¹ », écrit-il à deux endroits. On n'est pas sérieux quand on a vingt-sept ans, dirait-on. Lui aussi pourtant, comme Luc, a fait de bonnes études. Il est historien et il n'a rien du marginal traditionnel. Il pourrait, moyennant un peu de bonne volonté, gagner sa vie et devenir adulte. Il n'est ni plus ni moins seul que Luc (il a aussi une amie, appelée Edmondsson) et il manifeste même certaines aptitudes sociales lorsqu'il en a l'occasion. Mais il se tient à l'écart de toute société, de tout mouvement. C'est un passionné de l'immobilité comme Luc des jeux solitaires. Inactif, ce héros ordinaire n'a pas peur du vide. Il se met en dehors du temps ou dans un temps incertain de sa chronologie (comme l'indique sa façon humoristique de révéler son âge, « vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf »). Il ne souffre pas de phobie sociale ; pourtant, c'est dans la salle de bain qu'il se sent le mieux. Il ne voit pas, par conséquent, pourquoi il se presserait d'en sortir.

1. Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*, Paris, Minuit, 1985, p. 15 et 123.

Dans ces deux romans, le monde totalement dépourvu de « disparition de l'adulte grave, lequel appelle fallait au plus tôt (mais) adulte. Or, dans les deux sa force conflictuelle et de le soumettre à ces exemples pourraient ne changeront plus, roman contemporain lequel un héros entre en scène. Les héros de la culpabilité. Ils ne se battent contre la société. Le narrateur de *La Salle de bain* contemporain : « Pendant la guerre mondiale. J'étais »

« L'individu a besoin de s'adapter à la société, à sa vie individuelle, à sa vie sociale, ainsi, la société le pousse à l'intime, il n'y a pas de vie, bien sûr, mais il existe, bien sûr, mais il nages comme Luc dans le monde. Même que (Luc, par exemple, dans *La Salle de bain* Toussaint, lui, et son amie), ils ne subissent rien.

1. Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*, Paris, Minuit, 1985, p. 254.
2. Marcel Gauchet, *Le Désir de l'Autre*, Paris, Grasset, 1985, p. 254.

ne. Et Luc rôde autour
 ol n'arrête pas de trem-
 ersonnage. Réduit à la
 hose se passe. Or, rien
 onflit entre Luc et les
 dus, des phrases enco-
 des discussions désa-
 os jeux d'enfant pour
 avec Rose ou avec son
 t arriver, où les autres
 le parler) loin de tout
 as qu'il devra un jour
 tour comme s'il avait

d'un roman minima-
 ous saint. Le narrateur
 nément de participer
 t ans, bientôt vingt-
 x quand on a vingt-
 uc, a fait de bonnes
 tionnel. Il pourrait,
 et devenir adulte. Il
 une amie, appelée
 des sociales lorsqu'il
 ciété, de tout mou-
 Luc des jeux solitai-
 Il se met en dehors
 gie (comme l'indi-
 t-sept ans, bientôt
 urtant, c'est dans la
 conséquent, pour-

Dans ces deux romans ultra-contemporains, nous avons affaire à un monde totalement différent de celui que sous-entend l'expression « disparition de l'adulte ». Cette expression implique un diagnostic grave, lequel appelle une réaction vigoureuse et collective, comme s'il fallait au plus tôt (mais sans doute est-il trop tard déjà) rétablir l'espèce adulte. Or, dans les deux romans cités, l'adulte n'est pas disparu. C'est sa force conflictuelle qui s'est évanouie, sa capacité d'ordonner le monde et de le soumettre à une logique de l'action. Ces deux romans (mais les exemples pourraient se multiplier) donnent l'impression que les choses ne changeront plus, que le désir même de changement n'y est plus. Le roman contemporain est le contraire d'un roman d'apprentissage dans lequel un héros entre dans le monde adulte au prix d'une perte d'innocence. Les héros de Jacob et de Toussaint ne connaissent ni la honte ni la culpabilité. Ils ne veulent pas d'histoires, c'est tout. Ils ne veulent pas se battre contre la société. L'ivresse révolutionnaire, très peu pour eux. Le narrateur de *La Salle de bain* résume ainsi la position du héros contemporain : « Pierre-Étienne se demandait s'il y aurait une troisième guerre mondiale. J'en avais rien à cirer¹. »

« L'individu contemporain, écrit Marcel Gauchet, aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société². » Pas besoin de s'adapter à la société : chacun adapte celle-ci à ses besoins individuels, à sa sphère privée. Comme pour lui donner raison d'agir ainsi, la société le laisse faire, n'y voyant rien de mal. Dans le registre de l'intime, il n'y a pas de place pour la faute ni pour la honte. La société existe, bien sûr, mais elle a perdu son pouvoir de sanction. Les personnages comme Luc et le narrateur de *La Salle de bain* flottent dans un tel monde. Même quand ils commettent un geste socialement inacceptable (Luc, par exemple, se met à quêter dans un cimetière ; le narrateur de Toussaint, lui, envoie carrément une fléchette dans le front de son amie), ils ne subissent aucune punition. Leur folie n'étonne plus personne.

1. Jean-Philippe Toussaint, *op. cit.*, p. 23.

2. Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2002, p. 254.

Étonnons-nous tout de même. Ce qui se perd ici, comme on l'a suggéré ci-dessus, ce n'est pas tant la figure de l'adulte responsable qu'une certaine structuration du lien social, une certaine présence au monde. L'inconsistance des personnages contemporains dépasse celle d'un Frédéric Moreau dans *L'Éducation sentimentale*, laquelle trouvait son sens par contraste avec un univers social si visible que Flaubert a pu imaginer en dessiner la carte. Faire tenir l'océan dans une carafe, voilà ce que voulait le romancier réaliste. Rien de tel chez Jacob ou Toussaint. La société n'a de sens que par rapport au moi des personnages alors que Frédéric Moreau trouvait son sens par rapport aux forces sociales en présence. Dans le roman contemporain, il n'y a ni océan ni carafe. Luc ou le narrateur de Toussaint sont des personnages qui semblent consentir d'avance à leur disparition sans même chercher à livrer combat. C'est l'être social qui disparaît dès lors, l'être qui cherche à se faire une place dans la société et qui fera tout en son pouvoir pour la conserver. L'individu contemporain renonce ainsi à se battre et crie « Time » avant même que le jeu ne débute.

Supposons néanmoins un individu contemporain qui n'accepte pas d'emblée ces nouvelles règles du jeu. Un individu qui ne soit pas un pur produit de l'ère contemporaine et qui cherche encore à combattre la société. Qu'advierait-il alors ? S'en sortirait-il autrement que les héros évanescents de Jacob et de Toussaint ? On peut en douter. Voici par exemple un des plus remarquables romans publiés ces dernières années, *The Human Stain* de Philip Roth¹. Le romancier américain a le génie de trouver dans le monde actuel, malgré l'anomie générale, une loi aussi implacable que les lois zoologiques. La loi qui sous-tend l'aventure romanesque de son héros septuagénaire, Coleman Silk, concerne le racisme. Voici le crime de cet homme : après quelques cours devant sa classe d'étudiants au collège Athena dans le nord-est des États-Unis, voyant que deux étudiants ne se présentaient pas en classe, Coleman Silk demande innocemment : « *Does anyone know these people ? Do they exist or are they spooks ?* » (« Est-ce que quelqu'un connaît ces gens ? Ils

existent vraiment, ou bien ça fait tout basculer. Il s'agit d'un terme péjoratif, un individu ment des Noirs... D'ailleurs, il y a deux étudiants. Cette absence est un acte d'ostracisme contre Coleman Silk, professeur, ancien doyen de l'université. Habitué à ce genre de réactions, Coleman Silk ne s'émotionne pas, mais il se venge, et il le fait avec une habileté qui lui avait toujours manqué. Ça a changé sans qu'il s'en rende compte. Tout à coup, il se retourne tout à coup contre lui-même. Coleman Silk choisit de démissionner de son poste de professeur de l'accusation (il ne peut pas le faire puisqu'il ne les avait jamais connus) et de s'excuser. Mais il ne s'excuse pas, chacun lui recommande de continuer à travailler. Il maintient son silence et y compris par sa famille. Coleman Silk. Tout ça est très prévisible au vrai drame. Coleman Silk commence précisément à se défendre, et ses amis) lui tourne le dos.

En quoi ce roman est-il différent ? Le héros de Philip Roth est un homme fondé sur une culture américaine. Cette culture, expliquée par les volontés rivales, celles de l'Europe et de l'Amérique, est une *European literature beyond class meeting. With a fight*¹. » (« Vous savez demandait-il à ses étudiants pendant les cours. Elle commence à se défendre et tient à cette tradition l

1. Philip Roth, *The Human Stain*, Boston, Houghton Mifflin, 2000, p. 6. Ce roman a été traduit en français par Josée Kamoun sous le titre *La Tache* (Paris, Gallimard, 2002).

1. *Ibid.*, p. 4.

Blanc durant toute sa vie, même auprès de ses enfants). Le roman prend forme précisément autour du conflit tragique entre deux visions du monde, celle romanesque de Coleman Silk et celle de la société contemporaine qui voudrait croire que les conflits peuvent et doivent être évités. Le roman de Roth réintroduit le conflictuel dans un monde qui n'en veut pas. Pour exister en tant qu'individu, Coleman Silk était prêt à se battre et misait sur son autorité de naguère. Il fait mieux apparaître encore que les héros de Jacob et de Toussaint ce qui a disparu de notre monde. Ceux-ci incarnent la déréalisation contemporaine de façon presque absolue, au point qu'on ne se souvient plus trop de ce qui s'est perdu en cours de route. Coleman Silk, comme les héros de Balzac qui avaient les pieds dans la vieille aristocratie et la tête fixée sur le capitalisme moderne, est un héros de la transition, un héros romanesque dans un monde qui ne veut pas d'histoires.

Que conclure de ces observations littéraires ? Quelque chose comme ceci : le personnage romanesque a besoin de figures d'opposition, il carbure à l'autorité (contestée ou désirée). Supprimez l'autorité, faites disparaître l'adulte, et vous n'aurez bientôt plus que des romans jeunesse, pleins de bons sentiments et vides d'intérêt romanesque, des romans où les conflits se résorbent d'eux-mêmes pour le plus grand bien de nos enfants. Autant dire que la disparition de l'adulte irait de pair, à terme, avec la disparition du roman. C'est peut-être là le sujet véritable de notre inquiétude. Nous avons rêvé en mai 68 d'un monde sans adultes ; nous n'avions jamais rêvé d'un monde sans romans.

M. B.

l'enseignant se heurte à une
 l'individu et qu'on pourrait
 cette nouvelle culture, il
 romanesque, c'est-à-dire en
 contraire à l'attitude irra-
 tionnel bon raisonnement
 le « raisonnement des
 la culture à laquelle se
 plus faible et sur un
 ces étudiants se sont
 pour donner tort sur ce
 proprement inaccepta-
 l'enseignant de reconnaître
 ces limites. C'est là que se
 de Silk devient irré-
 rationnelle, de sa société. Que
 ces étudiants ont aussi
 excuser, sinon d'avoir
 volontairement les étu-
 n'est pas un homme
 qui commence avec
 tend jusqu'à nous. Il

roman n'aurait pas eu
 ces choses se seraient réglés
 morte prématuré-
 sa passion sexuelle
 avoué, suprême
 fait passer pour un

sud-africain J. M. Coet-
 ill. « Points », 2002). Le
 1 : David Lurie est pro-
 l'une de ses étudiantes,
 lute (bien réelle dans ce